Revue algérienne des lettres ISSN 2602-621X | EISSN 2661-7447

Volume 5, N°1 (2021) pages 260-272

Date de soumission : 01/05/2021 ; Date d'acceptation : 22/06/2021 ; Date de publication : 30/06/2021

L'IMAGINAIRE CULTUREL ET DIALOGUE DE SOURDS DANS *L'ÉQUATION AFRICAINE* DE YASMINA KHADRA

THE CULTURAL IMAGINATION AND THE DIALOGUE OF THE DEAF IN YASMINA KHADRA'S AFRICAN EQUATION

SOUILAH Samira
Université Badji Mokhtar Annaba. Algérie
Faculté des Lettres, Sciences humaines et sociales.
Samira_univ23@yahoo.com

Résumé : *La littérature est un vecteur de la langue, de sa culture constituant un signe d'appartenance et de distinction, malgré le partage de la même langue, des entraves de compréhension naissent à cause de plusieurs facteurs : l'Histoire, la culture différente, les représentations négatives de l'Autre et le contexte. Toutes ces raisons engendrent une incompréhension discursive et le refus de comprendre cet étranger où des malentendus naissent concrétisés par un discours agressif, des silences, un refus de partager la vision et d'entendre cette personne différente. Le texte L'équation africaine de Yasmina Khadra exprime ce rapport de force qui s'installe entre le médecin allemand et le mercenaire africain. Un discours accusateur révélant la haine et la suprématie ou la soumission des deux protagonistes. Toutefois, la culture est riche même celle des « primitifs », constituant une identité à son porteur où le rapport entre des cultures différentes crée des métissages, des hybridités culturelles et la poésie se transforme, dans ce texte, en un espace de partage.*

Mots-clés : *cultures, identités, conflits, race, discours, représentations, Afrique.*

Abstract : *Literature is a vector of language, its culture being a sign of belonging and distinction, despite the sharing of the same language, barriers to understanding arise because of several factors: history, different culture, negative representations of the Other and the context. All these reasons give rise to a discursive incomprehension and the refusal to understand the Other. Misunderstandings arise through aggressive speech, silences, a refusal to hear this stranger and share his vision. A balance of power is established between the German doctor and the African mercenary, however the culture is rich, even that of the primitives, constituting an identity to its bearer where the relationship between different cultures create cultural hybridity. In the text The African Equation by Yasmina Khadra, poetry is transformed into a space of sharing where the suffering, the pain and the love that all human beings have in common.*

Keywords: *culture, identity, conflict, race, speech, representation, Africa.*

* * *

La littérature s'intéresse à la culture en tant que signe d'appartenance et de distinction individuelle et sociale. Elle met en exergue l'imaginaire culturel d'un écrivain et d'un peuple où des cultures différentes se côtoient, s'affrontent et s'entremêlent. Le texte africain en général, et le texte algérien en particulier aborde cette complexité culturelle, se transformant en un espace de réflexion, mais aussi de communication. Pour Abdallah-Pretceille :

> [Le texte ne] se suffit pas des mots : les attendus, les implicites, les silences, les gestes, les intonations, la connivence culturelle, les représentations….relèvent d'un autre type de compétence : la compétence culturelle que nous évoquerons sous le vocable de compétence interculturelle afin, d'une part, d'éviter toute réduction à la « culture civilisée » par opposition à la culture anthropologique et, d'autre part, afin de marquer le principe de la coexistence de cadres culturels différents. (Abdallah-Pretceille, 1991 : 305-309)

Pour expliquer cette idée, nous avons choisi le texte L'*équation africaine* de Yasmina Khadra qui met en scène deux personnages, symbolisant deux cultures différentes un médecin allemand et un mercenaire africain. Le premier contact produit un choc où chacun d'eux refuse l'Autre, un dominant et un dominé se haïssent, se rejettent et s'accusent. Ensuite, les rapports ont évolué où la découverte de la culture de l'Autre, sa richesse et sa symbolique donnent une identité à chacun d'eux, engendrant ainsi la réconciliation à la fin du texte. Chaque personnage accepte l'Autre et comprend qu'il a besoin de cette différence qui offre un sens à son existence. Le texte porte un message de réconciliation et d'ouverture malgré le poids de l'Histoire (colonialisme).
Notre objectif est l'analyse du processus d'évolution de l'imaginaire culturel des deux personnages, les actes de parole et les variations culturelles afin de montrer la contribution de la culture à établir ou à entraver une communication. Les études de la culture en littérature sont :

> trans-ou interculturelles ont pour objet spécifique, au sein de ce domaine, la rencontre, dans un cadre national ou supranational, de cultures différentes. Cette rencontre est analysée en termes dynamiques, comme une série de processus de transferts réciproques. En matière littéraire, il s'agit d'observer l'interaction des facteurs propres aux différentes cultures qui se trouvent en contact dans la production, la mise en circulation et la lecture des textes. (Aron, 2002 : 302)

Cette citation explique notre démarche où nous nous appuierons sur une lecture analytique interprétative afin de montrer le processus de transfert et d'interaction d'un personnage à l'autre. Pour réaliser cette lecture, nous nous référons à Umberto Eco, selon sa théorie « n'importe quelle expression ne dit jamais ce qu'elle semble vouloir dire, n'importe quelle interprétation symbolique ne sera jamais l'interprétation définitive, car le secret sera toujours ailleurs » (Eco, 1992 : 92).Dans cette conception le texte est immuable, c'est la capacité imaginaire et langagière du lecteur qui permettent cette interprétation basée sur un contenu d'indices : geste, mot, image dans une situation idéale de référence effective (Eco, 1992 : 92). En outre, interpréter c'est faire surgir un discours du non-dit : avec un seul terme, on peut expliquer plusieurs propriétés, par exemple les verbes jouent un rôle important dans la mesure où ils sont les plus traités par la littérature (Eco, 1992 : 92). Le texte véhicule des informations placées sur le fond du discours et d'autres en relief où le fond comporte l'idée de base du texte qui est incontournable et le relief est le reste des informations. Aussi, nous ferons appel à une lecture imagologique qui nous permettra de cerner une typologie de l'image de l'Autre vue par de deux visions contraires.

1. Une lecture imagologique

Le texte de Yasmina Khadra (Khadra, 2011) est construit d'images et de scènes qui s'entrechoquent, renvoyant à deux sphères opposées, faisant évoluer l'histoire en lui

donnant un sens particulier et une réflexion sur les représentations de l'Autre. Ces images sont des schèmes collectifs de pensée qui structurent l'imaginaire d'une société, dans ce cadre, l'image « est un schème imaginaire acquis, un cliché qui détermine les façons de percevoir autrui. Cette étude porte donc sur les images (les représentations culturelles de chaque groupe) qui font l'objet d'une analyse imagologique.

> L'imagologie […] doit déboucher sur l'étude des lignes de force qui régissent une culture, des rapports avec une culture étrangère, du système ou des systèmes de valeurs sur lesquels peuvent se fondre les mécanismes de la représentation, autant dire, dans une large mesure des mécanismes idéologiques[1].

Les images que nous interpréterons dans ce texte sont les représentations de chaque personnage émanant de son imaginaire social qui explique ses comportements, son discours et même ses réactions impulsives sans quelquefois comprendre ses jugements, « "l'image" ou l'"imago" est le prototype inconscient qui oriente électivement la façon dont le sujet appréhende autrui »[2] (Pageaux, 1995). Le rapport conflictuel est construit par les deux personnages prototypes de leurs sociétés.

L'image du blanc et du noir est omniprésente justifiant les conflits et les rejets, mais cette représentation des couleurs de la peau est un héritage de l'Histoire, le commerce des esclaves au XVIIIe siècle où des êtres humains étaient capturés et troqués contre de la marchandise, c'est à cet événement que l'écrivain fait allusion : « des anneaux en fer rouillent sur les parois ; certains gardent encore leurs chaînes séculaires que le temps et le sel de la mer ont rongées aux jointures » (pp.64-65), aussi, elle est le fruit du colonialisme, cette description du médecin allemand le prouve : « deux Noirs frénétiques » (p.56), « sauvages » (p.96). Ce jugement du médecin émane de la position de l'Occidental, qui voit en ces êtres des primitifs. Cette image de l'Afrique opposée à celle de l'Europe s'étale tout au long de la narration traduisant un conflit historique et civilisationnel avant d'être politique ou économique.

Kurt le médecin allemand nous décrit d'une part, cette terre sauvage, sans aucune civilisation à l'image de son peuple: « cette zone est infestée de prédateurs : rebelles, mercenaires, pirates, terroristes, contrebandiers, marchands d'armes » (p.62), « un trou fétide, lugubre – des restes de nourriture – torchons en lambeaux et de détritus – les mouches se soulèvent dans une furie bourdonnante » (pp.64-65), « une gorge aux crêtes auréolées de broussailles » (p.88), « pas une ruine ne témoigne que des gens se soient installés dans les parages » (p.89), « un plateau d'une virginité cosmique, sans un bout de verdure » (p.95)

D'une autre part, il remet même en question le mode de vie de ce peuple « j'ai du mal à réaliser que l'on puisse raconter des histoires attendrissantes de cocasserie dans cette partie du monde où l'on jette un homme à la mer comme on balance un mégot dans la nature » (p.75), « je suis choqué par la liberté dévergondée avec laquelle les voleurs

[1] Url : [revistas.ucm.es/index.php/THEL/article/viewFile/THEL9595330135A/34104] Consulté le 30 /12/2018.

dépouillent des gens aussi miséreux, et doublement par le détachement des deux vieillards qui se voient délestés de leur unique chèvre » (p.94).

Ce dernier énoncé résumé la vision de l'Occidental : « le monde qui m'entoure m'enserre telle une camisole. C'est un monde de soif et d'insolation où, en dehors du cantonnement, il ne se passe jamais rien. Hormis les tourbillons de poussière que le vent déclenche et abandonne aussitôt, et les rapaces croassant dans un ciel aride, c'est le règne implacable du silence et de l'immobilité. Même le temps semble crucifié sur les rochers sinistres qui se dressent comme l'horizon pareils à de mauvais présages » (p.118).Ces images sont construites à partir des représentations négatives d'un dominant qui réfère à sa civilisation, sa culture et son histoire.

Pour l'africain représenté par un jeune mercenaire, l'Europe est la contre- image de sa terre natale, il répond au médecin : « vous êtes de vrais Allemands ? » (p.70), « vrai de vrai, vous êtes Allemands ? (….) waouh ! » (p.73), « « tu es né en Occident ? t'as de la chance » (p.100). Cette admiration presque sacrée montre la soumission inconsciente, legs de l'histoire, de l'Africain à l'Occident, où la négation de soi et la valorisation de l'autre installe un rapport de forces.

Ces catégories d'images construisent l'imaginaire culturel et expliquent les conflits des peuples d'Afrique lésés dans leur identité, leur langue et leur culture qui forment leur statut et les distinguent en tant qu'entité sociale.

2. Conflits des cultures

La théorie des conflits de culture remonte à Wirth (1931) et surtout à Sellin Thornsteur, (1960), mais ils sont focalisés sur la dimension étiologique du crime. Le conflit est le résultat de la non-intégration ou le refus de laisser s'intégrer socialement et culturellement. Thornsteur Sellin écrit : « je me propose d'employer le terme « conflit culturel » pour désigner la lutte entre des valeurs morales ou des normes de conduites opposées ou en désaccord » (Thornsteur, 1960 : 815-833). La distinction culturelle engendre des conflits de domination, de valorisation et de dévalorisation de la culture de l'Autre.

Dans le texte *L'équation africaine* de Y. Khadra, la culture, d'une part valorise et valorisante (du dominant), et d'une autre part est dévalorisante (du dominé) dont résulte un conflit culturel. Pour justifier et concrétiser cet état, l'écrivain a fait appel à un espace spécifique qui est l'Afrique, monde de toutes les contradictions, des croyances, des modes de vie et des cultures.

Les images culturelles qui construisent l'Autre sont la contre-image qui représente des siècles d'histoire usurpée, d'identité effacée et de culture volée dans un objectif de déracinement des peuples africains. En contrepartie, cet Autre représente la force, la civilisation, la culture, mais surtout l'Histoire passée dominante qui a déterminé le présent des peuples d'Afrique.

La mise en rapport des deux personnages opposés a engendré des rapports violents qui commencent par un discours disqualifiant et se termine par une violence corporelle. Pour le mercenaire africain (Joma) un langage cru le distingue dès le début du texte, construisant une image de liberté, il dit « ces sacrés Blancs ! Il leur faut un dessin » (p.58). Ces propos sont même raciaux il qualifie le cuisinier asiatique philippin de « Tao le jaune d'œuf ? » (p.58) et de « bonniche » (p.58).

Pour creuser encore la faille ce jeune est issu de la bourgeoisie africaine, ce positionnement est décelé grâce à ces signes « ses airs apprêtés, on devine le garçon issu de la bourgeoisie locale » (p.59), « Excusez mes méthodes, docteur. Nous fonctionnons à l'ancienne par ici » (p.59) son amour de la littérature, mais surtout de la poésie « les textes sont truffés de coquilles ; tous, dans un style grandiloquent, vantent « la force d'un poète hors du commun » » (p.211). Mais sur le terrain de la violence, ce mercenaire utilise un langage familier discourtois afin de choquer et violenter le blanc civilisé, cherchant inconsciemment à réconforter ses jugements.

Le médecin, qui symbolise la force, le développement technologique et la culture, est piégé par ce milieu, il dit : « je n'en ai jamais croisé de semblables de ma vie » (p.56), « je suis incapable de distinguer l'horreur de la pitié » (p.91). La description qu'il brosse à la première vue des mercenaires renvoie à ce statut de supérieur et de maître déclassé : « le plafonnier dévoile deux Noirs frénétiques – charpente au crâne rasé – une brute nue jusqu'à la ceinture – il me hurle – les prunelles éclatées comme celles d'un drogué – m'oblige à m'agenouiller» (p.56). Ces expressions dessinent le premier contact à l'Autre où la violence domine ce rapport, et tous ceux qui suivront jusqu'à presque la fin du texte.

2.1 Le discours racial

Le discours est une énonciation identitaire qui dit le personnage et le positionne. Ce discours dans le texte est scindé en deux où chaque personnage représente sa société, ses jugements et son Histoire. Ce discours dénonce la vision et le regard que l'étranger porte sur l'Africain et vis versa. Le médecin allemand stipule : « après nous avoir déconcertés à coup de cris et d'éclats de bave » (p.57), « ses yeux brillent d'un éclat malsain (…) ne pas avoir toute sa tête avec les grotesques lunettes sans verre qu'il porte avec désinvolture » (p.57)

Le discours comporte un positionnement racial, déterminé par le type de langage employé où le même objet est qualifié différemment, pour l'Africain le : « rafiot » (p.58), la « Boniche » (p.58). Alors que le blanc le désigne par les termes « bateau » (p.58), « il est philippin » (p.58). Ce niveau de langue opère une dichotomie linguistique qui renvoie à un rapport de supériorité que le discours du médecin véhicule, il qualifie le mercenaire de : « un grand échalas à la peau cuivrée » (p.57), « colosses aux amulettes » (p.59), « énergumènes » (p.62), «deux noires frénétiques, le premier (…) une brute nue jusqu'à la ceinture (…), du venin dans les yeux » (p.56), « bande de sauvages » (p.96). Ces énoncés comportent un jugement racial qui stigmatise l'étranger. Or, le mercenaire tient un discours différent que nous décelons à travers cet énoncé: « que l'on dise que « ça pue » ou que « ça schlingue » ça ne change rien à l'air ambiant. Le pôle Sud n'est que le pôle

Nord avec les quatre fers en l'air, et l'Occident n'est que l'Orient d'en face. Et savez-vous pourquoi, monsieur Krausmann ? Parce qu'il n'y a plus de nuances » (p.200). Il exprime son ouverture à l'Autre et la suppression des frontières et des différences, puisque le monde est devenu une communauté sans aucune distinction.

Ce mélange racial et culturel est toléré par les peuples du Sud plus que par ceux du Nord. L'écrivain ouvre en ce point une réflexion sur le degré d'acceptation de l'Autre et l'abolition des frontières est-elle vue et représentée de la même vision où les facteurs historiques, économiques et politiques érigeront toujours des balises ? La fin ce texte porte une réponse illusoire que la réalité in/confirmera.

2.2. La vision de l'espace

Les blancs (ce qualificatif a été utilisé dans le texte de Y. Khadra) peignent toujours les actes et l'espace africain par des images négatives, en se référant à leur culture et leur représentation de ce lieu, l'espace est toujours insalubre, présenté comme « trou fétide lugubre- les mouches se soulèvent dans une furie bourdonnante » (pp.64-65).

Or, ce même espace est présenté différemment par le colosse « vous ne trouverez pas meilleure loge pour voir de plus près l'Afrique » (p.65), « qu'est-ce- que tu vois en moi ? Un morceau de ténèbres noir jusque dans le blanc des yeux ? » (p.109). Cette opposition dit la réalité vue par un étranger et vécue au quotidien par l'Africain. La vision binaire, entre rejet et acceptation d'une réalité, constitue l'enjeu du rapport des cultures.

Pour accentuer cette opposition, le colosse remet en question la culture des blancs, en utilisant l'ironie comme arme de critique : « Monsieur a besoin d'un chariot ? (…), un chariot chromé avec des napperons blancs brodés sur les bords, des couverts en argent et des verres en cristal ? » (p.68). Ce discours dénonce les maux de l'Afrique, justifie sa révolte en accusant l'Autre d'être la source de toutes ses souffrances : « Tu n'es pas sur Trafalgar square (…) Tu es dans le désert. Il n'y a pas de vitrines alléchantes par ici (…) aucun pigeon ne viendra picorer dans ta main » (p.163, « - vous n'êtes qu'un monstre. / - C'est à votre honneur monsieur le civilisé » (p.170).

Ce dialogue bref positionne chaque personnage et le conforte dans sa vision négative de l'Autre, où, une résistance inconsciente est installée en chacun d'eux à cause de leur appartenance sociopolitique, ethnique et leur histoire, le médecin allemand Kurt avance: « j'ai beau tenter de percer le mécanisme de la pensée de Joma par exemple, c'est comme si je m'évertuais à déchiffrer les cryptogrammes d'un ouvrage ésotérique. « ces gens sont de notre époque, mais d'un autre âge » (p.180), « il (Bruno le Français) a déplacé le contexte et commence à ramener l'Afrique à cette bande de voyous réfractaires aux normes citoyennes, avec leurs prunelles en tête d'épingle et leur instinct fauve » (p.157).

Ce discours de remise en question de l'Autre a dominé dans la première partie du texte, mais la communication a pu s'établir grâce à la poésie, où le médecin allemand et le vieux français découvrent les poèmes de Joma le mercenaire « m'avoue qu'il n'arrive pas à croire qu'une masse de fureur et de bestialité comme Joma puisse nourrir en elle tant de

sensibilité !... » (p.208). Cet énoncé annonce et le changement de vision en acceptant l'ouverture à cet être différent de soi.

2.3 Les discours opposés (L'allemand ≠ l'africain)

Les échanges entre les deux personnages différents construisent un conflit individuel, social et des croyances qui confinent, chaque entité, dans ses jugements. Ces représentations, pour Goffman (1963), désignent une marque sociale et symbolique qui se construit dans des interactions sociales directes. Il sera néanmoins plutôt envisagé ici dans le cadre de relations de pouvoir indirect où certains individus participent à la définition des identités d'autrui grâce au pouvoir symbolique du langage. Ces énoncés renvoient à cette identité langagière qui distingue les deux partenaires témoins et porteurs de leurs sociétés. :

- « Il y a des gens qui résident dans le même immeuble sans croiser leurs voisins de palier » (p.74) ≠ « C'est dingue chez nous tout le monde se connaît » (p.74).
- « Mais il y a un serpent » (p.80) ≠ « ce n'était pas un serpent, c'était l'esprit de la caverne (…) il est le gardien des lieux » (p.80).
- « Je suis médecin pas sorcier. Dans mon métier, il ne s'agit pas d'entrer en transe ou de convoquer l'esprit des ancêtres pour chasser le mal » (p.85) ≠ « Attention à ce que tu dis, (…). Il croit avoir affaire à des troglodytes ou quoi ? C'est quoi cette histoire de vaudou ? » (pp.85-86).

Cette opposition dialogique témoigne de l'héritage social et de l'impact du développement technologique /et des croyances sur chaque personnage, son contexte social est la voix des représentations endogènes.

La contradiction discursive montre un réel propre au personnage mais qui renvoie à un imaginaire social que ces énoncés résument : « Bande de sauvages.. » (p.96) « il (le mot sauvage) porte en lui des siècles de drames et de traumatismes » (p.96). Cette explication du médecin allemand dénonce les ravages du colonialisme et les représentations qui perdurent après des siècles. L'énoncé suivant : « le temps des colonies est révolu » (p.98), prouve que les peuples d'Afrique n'ont pas oublié le mal qui leur a été fait et qu'il hérite à travers des siècles, leurs représentations ne sont pas nées de leur imaginaire mais de leur réalité historique et même contemporaine, l'expression « je n'aime pas le bleu de tes yeux » (p.100) témoigne de cette haine qui (per)dure, cette incompréhension du blanc de l'univers africain de leur mode de vie : « tu ne piges que dalle à notre continent … tu es en Afrique, et en Afrique, le sauvage, c'est toi » (p.97).

Ces représentations, que chacun a de l'Autre, sont nées de l'idéologie sociale produite par l'Histoire que J. Clenet explique ainsi :

> Les représentations sociales seraient à la fois produits et processus interindividuels, intergroupes et idéologiques, qui entrent en résonance les uns avec les autres pour former des dynamiques propres à une institution […] et ces dynamiques ne sont pas indifférentes quant à la construction des représentations individuelles. (Clenet, 1998 : 08)

Cette citation explique le cheminement des représentations chez les deux peuples, où le contexte de l'Afrique était le terrain propice pour les dévoiler.

3. Les croyances une identité culturelle

Les croyances sont, un état mental, partagées par un groupe social concrétisé par un rituel, un comportement, un objet symbolique. Ses attitudes mentales sont des convictions internes mais qui ont une expression, une concrétisation externe. Dans le texte, des expressions sont injectées par l'écrivain pour construire cette appartenance ethnique, donnant une identité aux mercenaires : « ce sont de vraies amulettes de chez un grand Marabout. Chacune a sa propre vertu. Ça le protège contre la peur, contre le mauvais sort, contre la tristesse et contre les balles » (p.73), « ce n'était pas un serpent, c'était l'esprit de la caverne (…) il est le gardien des lieux » (p.80), « sorcier » (p.85), « il ne s'agit pas d'entrer en transe ou de convoquer l'esprit des ancêtres pour chasser le mal » (p.85), « vaudou » (p.86). Elles sont un signe identitaire et une force protectrice à laquelle les personnages mercenaires croient. Or, le médecin allemand et les deux autres otages (un autre allemand et un français) n'ont pas de croyances, cela est dû à leur mode de vie donc l'explication de leur situation est rationnelle. « Vous pouvez partir, si vous voulez. Pour ma part, je reste ici jusqu'à ce que le sort ait pitié de moi » (p.216), « je refuse de n'avoir pour destin qu'un amas d'ossements anonyme au milieu de carcasses de bêtes mortes » (p.217).

Si l'africain revient toujours à ses croyances pour expliquer tout phénomène, l'étranger est toujours dans la logique que toute situation doit avoir une solution et n'admet pas qu'elle perdure.

La mort porte une vision culturelle, elle est parmi les signes qui distinguent chaque société, malgré le caractère sacré qu'il lui est attribué, elle reste un moment qui démarque chaque communauté. Le texte *L'équation africaine* est parsemé de différentes morts :

- La femme du médecin s'est suicidée, car elle n'a pas eu la promotion qu'elle pensait mériter « Jessica s'était donnée la mort pour une promotion que sa direction générale lui avait refusée ! Incroyable, inexcusable. » (p.38).
- Le mercenaire poète (Joma) sa femme a été tuée dans un attentat terroriste. Cet événement explique le désir inconscient de vengeance et de meurtre : « pour moi, vie ne compte pas plus que votre mort » (p.60).
- La mort omniprésente en Afrique au point de la banaliser, Joma dit : « on meurt tous les jours. Ce n'est pas ça qui empêchera dieu de dormir sur des deux oreilles » (p. 60).
- Des militaires qui exécutent des personnes : « un simulacre d'exécution. Juste un divertissement pour des soldats qui s'ennuyaient » (p.216).
- L'allemand a tué l'africain pour sauver sa vie et celle de son ami « le coup part ! (…) le sang gicle entre ses doigts (…). Je suis fier de toi. Maintenant tu es un

Africain à part entière » (pp.190-191), et il revient en Afrique pour sauver des vies et reconquérir la sienne.

La conception et la vision, que l'écrivain construit de la mort, sont éclatées, spécifiques elles sont en rapport étroit avec le contexte et le sens que chaque société donne à la vie.

Pour la femme du médecin partir est une libération de la déception, du remords et du tourment, choisir de partir ainsi montre la représentation artificielle qu'une partie des Occidentaux ont de la vie. Or, les Africains qui meurent sacrifiés pour un pouvoir politique colonial ou autre sont des victimes, la mort leur est imposée comme voix qui dénonce ce rapport de force exercé sur des minorités, sur ce continent: « on meurt tous les jours » (p.60)

Tuer l'autre pour sauver sa vie est une philosophie construite tout au long de ce texte justifie le meurtre comme seule issue à la vie. Cette culture de la mort a été cultivée grâce à (à cause de) plusieurs facteurs mais le plus dominant reste le colonialisme où le spectre de l'Histoire justifie la mort, les actes mercenaires, le pillage « ces êtres dépourvus de conscience ne se contentent pas de banaliser la pratique délibérée de la mort, mais qu'ils la revendiquent comme un droit » (p.91).

La réflexion développée est que la mort se transforme en un droit de survie de la personne et de la communauté « tuer avant d'être tué ».

4. Histoire et préjugés culturels

L'Histoire est le facteur principal participant à la naissance des préjugés, il a déterminé les rapports de dominant dominé qui sont restés ancrés dans les sociétés. Pour P.A. Taguieff, les préjugés fonctionnent comme « les stéréotypes ou clichés, les préjugés sont des schémas cognitifs et affectifs anticipés, préexistants dans l' « opinion publique » avant que tel individu ne les fasse siens (…) remplissent une fonction d'accommodation dans la société ou le groupe où ils ont cours». (Taguieff, 1987 : 243)

Cette citation explique le comportement du médecin allemand dont ses prérequis le font fonctionner et justifient ses réactions, ses déclarations nous éclairent sur sa position : « les mentalités sont différentes par ici (…). Ces gens sont de notre temps, mais d'un autre âge » (p.62), « les pirates et le miraculé procèdent de la même misère humaine » (p.91), « On perd très vite les usages par ici » (p.107).

L'Histoire est marquée par la force des armes et la domination des blancs, mais dans le texte de Y. Khadra l'Africain devient le maître et dicte sa loi: « aucun savoir, aucun rang social, aucune couleur de peau ne pèse devant une vulgaire pétoire. Tu te croyais sorti de la cuisse de Jupiter ? Je vais te prouver que tu n'es qu'un avorton comme nous tous (…) tes titres universitaires comme ton arrogance de Blanc n'ont pas cours là où une simple balle suffit à confisquer l'ensemble des privilèges » (p.100). « il faut qu'[il] comprenne que le temps des colonies est révolu » (p.98). Cette force de l'arme permet au mercenaire de remettre en question le statut du blanc et sa suprématie, en quelques mots il efface la

gloire et le savoir des Occidentaux, expliquant que tout être humain perd ses privilèges devant la mort « une simple balle suffit à confisquer l'ensemble des privilèges ».

L'écrivain opère tout au long de son texte des dichotomies qu'elles soient discursives, comportementales ou spatiales où d'un côté, il a installé les blancs (Kurt le médecin allemand et Bruno le Français amoureux de l'Afrique) et d'un autre côté les mercenaires, un rapport de forces les unis dans une problématique qui est le maître ? Le blanc civilisé qui symbolise la civilisation, la culture le développement technologique et l'Histoire glorieuse ? ou l'africain l'ancien colonisé, porteur d'une Histoire marquée par l'esclavagisme, les guerres et malgré sa libération il est resté l'eternel soumis ? La réaction du jeune mercenaire face au médecin blanc remet en scène cette éternelle admiration de l'Occidental où le jeune mercenaire réagit spontanément à l'origine du médecin : « vrai de vrai, vous êtes allemands ? (…) waouh !... » (p.73). Cette interjection témoigne du désir de beaucoup d'Africains d'être cet Autre d'où la crise identitaire vécue par une majorité des jeunes des anciennes colonies africaines rejetant leur appartenance et rêvant de cet ailleurs idéal peint comme parfait dans leur imaginaire. Pour Derive :

> Il ne saurait être question de considérer les cultures humaines comme des unités *naturelles* allant de soi et qu'il ne s'agirait que de *repérer* dans le réel. Une culture ethnique, en dépit des trompe- l'œil que constituent parfois les états-nations et autres institutions géopolitiques, n'est pas une catégorie objective du réel, mais bien une projection humaine sur ce réel, subjective et relative, susceptible de varier notamment en fonction des aléas de l'histoire. (Derive, 2008)

L'illusion de l'éden convoité par les Africains n'est qu'une projection mentale de leur désir d'un devenir meilleur que l'Occident peut leur procurer. Ce dilemme dévoilé par l'écrivain accuse d'une part l'Occident d'être la source des maux des peuples d'Afrique et d'une autre part, dénonce cet éternel besoin de l'Africain de l'étranger pour se réaliser alors que comme l'a bien exprimé Joma le mercenaire «il n'y a plus de nuances » (p.200), chaque pôle a besoin de l'autre dans un rapport de complémentarité et non de suprématie.

5. L'espace pouvoir

L'espace romanesque joue un rôle déterminant dans certains textes participant à l'évolution de l'histoire et le déroulement des événements. Pour Mitterand :

> Lorsque le circonstant spatial, comme dans Ferragus, devient à lui seul d'une part la matière, le support, le déclencheur de l'événement, et d'autre part l'objet idéologique principal, peut-on encore parler de circonstant, ou, en d'autres termes, de décor ? Quand l'espace romanesque devient une forme qui gouverne par sa structure propre, et par les relations qu'elle engendre, le fonctionnement diégétique et symbolique du récit, il ne peut rester l'objet d'une théorie de la description, tandis que le personnage, l'action et la temporalité relèveraient seuls d'une théorie du récit. Le roman, depuis Balzac surtout, narrativise l'espace, au sens précis du terme : il en fait une composante essentielle de la machine narrative. (Mitterand, 1980 : 211-212)

En nous référant à cette citation, l'espace l'Afrique fait émerger dans le texte un pouvoir spécifique les mercenaires, les militaires, d'un côté constituant les dominants et d'un autre côté, les otages et les tribus, les dominés soumis au joug de tous ces pouvoirs.

L'Afrique colonisée devient un espace reconquis par ses autochtones, mais qui garde les séquelles de son Histoire où des jugements, des images négatives ou valorisantes selon l'origine, l'idéologie naissent dans ce rapport à l'espace.

Ce changement de pouvoir est concrétisé dans cette image, où le mercenaire dicte ses lois à son otage, (le médecin Kurt) :

« Tu es en Afrique ….tu es *chez moi*, et ici, je suis le maître » (p.68).

« J'initie ce fumier à l'Afrique. Il faut qu'il sache que la donne a changé de main » (p.99).

« Aujourd'hui, la force est de mon côté » (p.99).

« Et même si je ne suis à tes yeux qu'un taré de nègre, c'est moi qui mène la danse » (p.99)

« Vous êtes mes otages, mes tickets de tombola. Ni les conventions de Genève ni les résolutions de l'ONU ne m'empêcheront de vous traiter comme bon me semble » (p.61).

Le personnage se positionne en tant que maître des lieux, sa réaction est un résultat de l'Histoire et de la domination coloniale qui a soumis les peuples d'Afrique, mais que la situation actuelle a changée (énoncé 3).

Ces expressions « la donne a changé de main - c'est moi qui mène la danse - les conventions de Genève ni les résolutions de l'ONU ne m'empêcheront de vous traiter comme bon me semble » renvoient à la révolte et au rejet de toutes formes de soumission, cherchant à soumettre cet ancien colonisateur, comme acte de vengeance, le médecin dit : « me force à m'agenouiller (…). Ce qui lui importe est de me voir à terre » (p.99). L'espace africain alimente l'imaginaire des mercenaires constituant un facteur de force, or, pour les blancs, il s'agit d'un lieu étranger non maitrisé, donc ils sont la proie de/dans cet espace.

Yasmina Khadra par le biais de son personnage a remis en question l'Histoire, il a donné une voix, des droits et une existence au plus faible des mercenaires.

6. L'engagement pour penser l'Afrique autrement

Le texte véhicule implicitement des faits sociohistoriques qui éclairent sur le prisme colonial dont résulte le comportement violent des personnages. Le contact avec l'Autre a engendré des représentations des deux côtés. Le choix conscient de Y. Khadra d'aborder les conflits des cultures en choisissant l'Afrique terre de toutes les heurts et de toutes les contradictions montre son engagement à vouloir dénoncer les maux des générations qui se lèguent la souffrance, mais aussi la position du colon qui en se retrouvant en contexte propice fait émerger sa position de dominant, de civilisé et revendique sa supériorité ethnique.
Cette « image de la pensée est un thème d'affirmation deleuzien de combat même, surtout si l'on veut bien prendre garde que la lutte ne peut être première dans l'intention, mais apparaitre comme une conséquence de l'affirmation initiale (Buydens, 2003 : 65). Ce

positionnement pris par l'écrivain tente de dévoiler cette image que l'Occident à de l'Afrique qui s'est construit un imaginaire collectif de ce continent qui est l'image de « l'exotisme, les espaces sauvages et la nostalgie des empires perdus…. » (p.65).

Cependant la réalité défendue dans le texte est tout autre « en Afrique il n'a ya pas de touristes, il y a uniquement des voyageurs » (p.65). Cette image dénonce la misère de cet espace et justifie les actes de cette population qui a choisi de prendre les armes, de devenir violente pour se défendre, mais aussi prouver son existence, pour le mercenaire « aucune race n'est supérieure à une autre. Depuis la préhistoire, c'est toujours le rapport de forces qui décide de qui est le maître et de qui est le sujet » (p.99).

Y. Khadra a osé aborder un sujet culminant celui des rivalités cultuelles, en la question qui domine ? Est-il éternellement dominant ? Non puisque le texte se termine par la réconciliation du médecin avec l'Afrique car cette terre lui a offert le vrai sens de la vie « les gestes qui sauvent, une main qui se tend, une autre qui caresse, un visage qui sourit (…) et je me dis que le désert est une virginité et non une finitude » (p.349).

Ce rapport presque charnel à l'espace prouve que le personnage a été marqué par son contexte qui l'a aidé à avoir une autre vision de sa vie, des rapports humains et la poésie a contribué à cette réconciliation.

Le texte de Y. Khadra est jonché de violence et de mort, mais l'écrivain a choisi une technique de narration qui déroute le lecteur, aborder la littérature mais surtout la poésie. Pour Joma le mercenaire, la culture pour l'africain réside dans le nombre de livres lus « je suis certain d'avoir lu plus de bouquins que toute ta famille réunie » (p.109) et pour prouver qu'il est cultivé il écrit des poèmes, Bruno l'otage français avoue « qu'il n'arrive pas à croire qu'une masse de fureur et de bestialité comme Joma puisse nourrir en elle tant de sensibilité !... (…) s'arrête sur un poème et le lit » (pp.208-209). Le médecin confirme cette part de création artistique chez cette population, il témoigne : « j'ai du mal à réaliser que l'on puisse raconter des histoires attendrissantes de cocasserie dans cette partie du monde où l'on jette un homme à la mer comme on balance un mégot dans la nature » (p.75).

Le côté artiste de ses mercenaires rustres a permis aux blancs de partager les mêmes plaisirs à la lecture de la poésie, ce terrain de réconciliation a fait oublier tous les maux d'ailleurs le texte après toute la violence que le lecteur a subie se termine sur ces vers de Joma récités par le médecin: « ces vers rédempteurs de Joma que j'ai appris d'une traite :

Vis chaque matin comme s'il était le dernier
Et laisse au passé ses remords et méfaits
Vis chaque soir comme s'il était le dernier
Car nul ne sait de quoi demain sera fait » (p.349).

Y. Khadra termine son texte par une autre voie de réflexion universelle sur les rapports de forces, des conflits et des différences qui peuvent être dépassés en un moment de rencontre que la poésie ou toute autre forme d'expression artistique peut créer.

Conclusion

Le texte *L'équation africaine* est composé d'images intensives qui disent la haine, la sous-estimation de l'Autre où des personnages en évolution construisent les différents tableaux du texte ; Y. Khadra déclare : « mieux assimilé les livres qui racontent quelque chose plutôt que dans lesquels j'installe mes personnages, leurs histoires et les états d'âme qui vont avec. » (Mokhtari, 2002 : 174).Cette déclaration montre la voie des écrits de cet écrivain dont les textes témoignent, peignent et dénoncent des réalités sociales. La culture est le thème central, choisi pour ce texte jonché de violences, de malentendus et de rejets de l'Autre à cause d'images stigmatisées, a permis à l'écrivain de construire un texte à double voix celle du blanc et de l'Africain, dans cet affrontement de l'histoire et des civilisations où chaque partenaire de cette conversation dévoile son opinion sur l'Autre. Y. Khadra n'a pas abordé l'Histoire, mais elle était omniprésente justifiant les réactions et les jugements.

Tout le texte est construit autour de cette question : « Alors docteur Kurt Krausmann, qu'est-ce qui fait de moi un sauvage et de toi un civilisé ? (p.109). Cette problématique qui a pris plusieurs détours a eu différentes réponses des deux côtés, chacun a trouvé en l'Autre la différence qui le distingue et dont il avait besoin pour son équilibre, mais, le débat reste ouvert. Pur Montaigne : « chaque usage a sa raison (…) et les condamnations (ou les éloges) que nous portons proviennent de l'illusion optique causée par l'ethnocentrisme : « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage »[3]. Cette citation résume la thèse développée dans le texte *L'équation africain* où accepter l'Autre avec ses différences est la solution à l'équation des conflits culturels, raciaux et autres.

Références bibliographiques

ABDALLAH-PRETCEILLE Martine.1991. « Langue et identité culturelle » dans *Enfance, 54-4 pp. Percée*, pp.305-309. Url : https://www.persee.fr/doc/enfan_0013-7545_1991_num_44_4_1986. Consulté le 10/03/2021.

ARON Paul, SAINT- JACQUES Denis, VIALA Alain. 2002. *Le Dictionnaire du littéraire*, Presse Universitaire de France. France.

CLENET Jean. 1998. *Le concept de Représentation*. Cours au C.U.E.E.P. Lille.

DELEUZE Gilles. 1993. *Critique et clinique*. Les éditions de Minuit. Paris.

DERIVE Jean. 03/12/ 2008. *La question de l'identité culturelle en littérature*. ffhalshs-00344040.
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00344040, consulté le 12/03/2021.

ECO Umberto. 1992. *Les limites de l'interprétation*. Grasset. Paris.

BUYDENS Mireille et al.2003. *L'image Deleuze, Foucault, Lyotard*. Librairie philosophique J. Vrin. Paris.

KHADRA Yasmina. 2011. *L'équation africaine*. Julliard. Paris.

MITTERAND Henri. 1980. *Le Discours du roman*. Presses Universitaires de France. Paris.

MOKHTARI Rachid. 2002. *La graphie de l'horreur: essai sur la littérature algérienne, 1990-2000*. Chihab éditions. Alger.

PAGEAUX Daniel-Henri. 1995. « Recherche sur l'imagologie : de l'Histoire culturelle a la poétique ». Paris III, Sorbonne-Nouvelle.

Url : [revistas.ucm.es/index.php/THEL/article/viewFile/THEL9595330135A/34104] Consulté le 30 /12/2018.

[3]Pelletier, 2014, Url : https://gestion-des-risques-interculturels.com/points-de-vue/chaque-usage-a-sa-raison-ou-lecon-de-montaigne-sur-le-voyage-et-la-rencontre-avec-lautre/ consulté le 13/03/2021.

PELLETIER Benjamin. *Mis en ligne* 8 janvier 2014. *Chaque usage a sa raison – ou leçon de Montaigne sur le voyage et la rencontre avec l'autre*. Url : https://gestion-des-risques-interculturels.com/points-de-vue/chaque-usage-a-sa-raison-ou-lecon-de-montaigne-sur-le-voyage-et-la-rencontre-avec-lautre/ consulté le 13/03/2021.

TAGUIEFF Pierre-André. 1987. *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*. La découverte. Paris.

THORNSTEUR Sellin. juin 1970. « Conflits culturels et criminalité » in *Revue de droit pénal et de criminologie*, n°9. Fondation universitaire de Belgique. Belgique. pp.815-833.